

TEMOIGNAGES de RESISTANTS

Le Centre-Ouest Breton ou Poher

Maillage administratif et armature urbaine

■ ■ Limites communales ● Ville - capitale du Poher ● Bourg

Haut pays (altitude variant entre 250 et 300 m)

△ "Montagnes" d'Arrée au Nord, "Noire" au Sud

Régions boisées ::

Noms de hameaux ou "villages" cités dans les témoignages

CARHAIX (CX)	1 : Moulin du Roy - 2 : Port de Carhaix - 3 : Moulin-Meur
PLOUNÉVÉZEL (PZ)	1 : Lamprat - 2 : Goas-ar-Guélen - 3 : Kerguévarec - 4 : Kergariou 5 : Kergroas
POULLAOUËN (PO)	1 : Le Guilly (Fréau) - 2 : Parcellou - 3 : Liorzou - 4 : Lescom 5 : Kerguinen - 6 : Croix-Neuve - 7 : Ty-Meur
SAINT-HERNIN (SH)	1 : Kergoat
SPÉZET (SP)	1 : Pont-Triffen, Kervengi - 2 : Kervenn - 3 : Peurit - 4 : Le Fell 5 : Trévily
BERRIEN (BE)	1 : Trédudon
SCRIGNAC (SC)	1 : Toul-an-Groaz - 2 : Pen-ar-Hars - 3 : Croix-Rouge
LOCMARIA-BERRIEN (LB)	1 : Kerliou-Vraz, La Haye, La Molette, La Mine 2 : Pont-ar-Gorret, Kerlivet
CHÂTEAUNEUF-DU-FAOU (CF)	1 : Poulodron
LANDELEAU (LD)	1 : Château-Gall
PLÉVIN (PL)	1 : Moulin du Quinquis - 2 : Saint-Émilion - 3 : Kerhoz
PAULE (PA)	1 : La Pie - 2 : Keristin - 3 : Kereffaut
LOCARN (LC)	1 : Le Stang (l'Étang)
DUAULT (D)	1 : Kerhamon

Noms des autres communes citées ou localisées

BR : Brennilis LO : Loqueffret F : La Feuillée
HU : Le Huelgoat BZ : Bolazec PY : Plouyé
CC : Collreoc PF : Plonévez-du-Faou CA : Callac
SV : Saint-Servais MX : Maël-Carhaix

Les principaux maquis

▲ installé dès 1943
▼ ■ organisé en 1944

Exactions commises par les Allemands

(Rafles, incendies, exécutions sans jugement) ★ en 1943
✻ en 1944

Joseph SCOUL

L'action du maquis F.T.P. de Spézet

Interview de Joseph SCOUL, né en 1927, à Trévily, en Spézet

Au mois d'août 1943, je travaillais dans une entreprise de bâtiment brestoise qui avait été réquisitionnée par les Allemands pour des ouvrages de maçonnerie au Portzic, près de Brest. En effet, des canons de soixante-quinze devaient être installés sur des socles de béton en bordure de mer.

Nous accédions au chantier par un chemin dont les bords étaient minés, et des sentinelles allemandes étaient postées tous les cents mètres, depuis la route du Conquet jusqu'à notre lieu de travail. Malgré les risques d'une surveillance étroite des agents de l'organisation Todt, nous faisons en sorte qu'une partie du sable et du ciment que nous devons utiliser disparaisse régulièrement et "malencontreusement" dans la mer, par une trappe ouverte au bon moment. Après quelques semaines de travail, conscient du danger qu'aurait présenté la découverte de ces sabotages, j'ai prétexté une maladie pour obtenir un laissez-passer et revenir à Brest. De là, je me suis rendu chez mes parents, à Trévily, en Spézet.

Deux jours plus tard, j'ai reçu une lettre m'intimant l'ordre de retourner au Portzic, mais je n'y ai pas répondu. Après une deuxième lettre, les gendarmes de Carhaix sont venus à plusieurs reprises contrôler si j'étais à mon domicile. A ce moment, j'étais parti dans une ferme de Saint-Goazec pour échapper aux recherches.

Le groupe des "héros de l'ouest"

En mars 1944, un camarade, Jacques GUÉGUEN, en relation avec Auguste LE GUILLOUX, m'a contacté pour entrer dans un groupe de Résistants. Ce groupe, appelé "les Héros de l'ouest", comprenait huit personnes, dont les âges s'échelonnaient entre seize et vingt-quatre ans. Quant à moi, j'en avais dix-sept. Mon frère m'accompagnait.

Nous n'avions pratiquement pas d'armes, seulement deux fusils : le fusil de chasse de mon père, et un vieux Mauser allemand, que j'avais découvert dans une cache à Saint-Goazec, au cœur d'un chêne creux. Cette arme devait être une prise de la guerre Quatorze-Dix-Huit que son possesseur avait ensuite abandonnée. Elle était rouillée, mais avec beaucoup de pétrole et de travail, j'ai réussi à la remettre en état et à utiliser les munitions qui l'accompagnaient. Comme nous n'avions pas de formation militaire, d'autres maquisards nous entraînaient dans un endroit isolé, à la tourbière de Spézet. Ils nous apprenaient le maniement des révolvers, des fusils, des grenades. Ces séances ne duraient jamais très longtemps, car les Allemands étaient tout près, au château de Trévarez, en Saint-Goazec. Notre entraînement s'est poursuivi jusqu'au débarquement du 6 juin. Dès le lendemain, nous avons entrepris notre première action.

Combat au Nivernic

Dans l'après-midi du 6 juin 1944, notre chef nous a rassemblés pour élaborer un plan d'attaque d'un baraquement allemand au Nivernic, occupé par une soixantaine de soldats, mais rempli d'armes que nous convoitions.

Trois groupes de maquisards participaient à cette opération. Une sentinelle montait la garde, et nous devions la neutraliser avant l'attaque. nous sommes allés dans la nuit reconnaître les lieux, et nous avons traversé le canal de Nantes à Brest en barque. Mais juste au moment où nous nous préparions, un autre groupe de maquisards, conduit par LE MAIGRE, a fait sauter les rails du chemin de fer tout proche, à Port-de-Carhaix, beaucoup plus tôt que prévu. Les Allemands se sont réveillés, ils ont riposté par des tirs nourris, mais ils ne nous ont pas vus et, grâce à la barque, nous avons réussi à fuir en nous abritant un temps au château du Kergoat, en Saint-Hernin. Nous étions toujours presque sans armes.

La rafle du 21 juin 1944

Les Allemands, excédés par nos actions, ont organisé une grande rafle à Spézet, à la suite d'une dénonciation. Plusieurs membres de mon groupe de Résistants ont été appréhendés à l'aube du 21 juin, mais j'ai réussi à y échapper : une jeune fille du village voisin est venue avertir que les Allemands nous recherchaient. Je me suis sauvé dans les bois du Voacier. Quant à mes camarades, ils ont été conduits au Faouët, interrogés et fusillés le 24. Un de mes frères, qui n'était pourtant pas dans le maquis, a été également arrêté ce jour-là et a été conduit à la prison Saint-Charles à Quimper. Il n'a

été relâché qu'après trois semaines d'interrogatoires et de tortures. Trois membres seulement du groupe ont échappé à la mort, dont BRÉNIEL, qui a été conduit à la prison de Fresnes à Paris. Là, il a subi toutes sortes de tortures : on lui enlevait un ongle par jour. Il a pu finalement être libéré quand la division Leclerc est rentrée à Paris. Nous n'étions plus que trois, mais nous avons reconstitué un autre groupe de Résistance qui a regroupé bientôt douze membres.

L'attaque de Poulodron

Après la percée d'Avranches, notre mission était d'empêcher les mouvements des Allemands, et nous avons attaqué un de leurs convois. A ce moment-là, les Résistants avaient bénéficié de trois parachutages, et nous étions très bien armés.

Notre groupe a décidé d'attaquer à Poulodron, sur la route de Châteauneuf. Nous avons pris position le 2 août pour repérer le terrain, et nous avons choisi une petite ligne droite qui permettait de mettre en batterie un fusil-mitrailleur dans l'axe de la route. Nous avons mangé chez des paysans et nous avons pris position le lendemain, le 3 août. Le fusil-mitrailleur prenait la route en enfilade, et nous, nous étions espacés sur le côté, derrière le talus. Trois étaient avant moi, j'étais le numéro quatre, juste au niveau où le convoi devait être arrêté, et je devais donc commencer le tir. Quand j'ai vu le premier camion allemand arriver, j'ai vidé un chargeur de mitrailleuse dans la cabine et le camion a stoppé net. Le véhicule suivant a failli le percuter. Le caporal qui était un peu plus loin que moi, a tiré lui aussi. Quand nous avons été à court de munitions, nous avons lancé des grenades, trois, plus une Gammon : tout a explosé. Les Allemands étaient sur la route, ils criaient et pleuraient. Le fusil-mitrailleur et les camarades tiraient. On ne voyait plus rien à cause de la fumée. Au cours de l'attaque, notre chef, qui était descendu vers la route, a été blessé, et nous l'avons tiré dans les champs. Il a pu être soigné dans une ferme.

Un Allemand, que personne n'avait vu, a pu s'échapper en se couchant dans le fossé. Alors que j'arrivais le long du talus, j'entendis une détonation et je vis un de mes camarades tomber. J'avais gardé ma mitrailleuse et mon fusil et j'ai pu sauter derrière lui. Il était couché et s'est retourné en faisant croire qu'il était blessé. Ma rafale de mitrailleuse l'a tué sur le coup. Pendant ce temps-là les autres Allemands s'étaient enfuis et les camions continuaient à brûler.

Pendant que les autres récupéraient les armes des ennemis, nous avons enterré provisoirement notre camarade sous un tas de trèfle près d'une ferme voisine. Il s'appelait André CHABATTE, c'était le parisien réfugié à Spézet. La veille, en partant de la ferme où nous étions hébergés, et où il connaissait une des jeunes filles, il lui avait dit qu'il avait le pressentiment qu'il ne reviendrait pas. Il pleurait quand il l'a quittée.

D'autres convois allemands ont vu le feu sur la route de Carhaix, ils sont passés par d'autres chemins. Ils ont longé la route de Châteauneuf en lançant des grenades dans les maisons, et ils ont pris des otages. Les Allemands ont dû en fusiller une dizaine.

La libération

Le lendemain, à quatre heures et demie du matin, on est venu me réveiller, car j'étais désigné pour aller chercher le corps de notre camarade tué la veille. Je suis parti avec un autre Résistant qui conduisait une voiture. Il croyait qu'il fallait se rendre au Voaquer, et quand je lui ai expliqué que le corps se trouvait à Kerberstrick, il a eu peur, c'était en plein milieu des convois allemands qui pouvaient continuer à circuler. Il a finalement accepté, mais nous avons pris le chemin de halage. Quand nous n'avons pu continuer, je suis allé demander à un paysan, dans le village près de l'écluse de Vosilik, s'il pouvait nous conduire plus loin en charrette. Malgré ses réticences, il a finalement accepté. Quand nous sommes arrivés dans le champ, on a chargé le corps de notre camarade, ainsi que des munitions prises aux Allemands, et nous avons caché le tout sous un tas de trèfle. Nous n'avions qu'une seule peur, celle de croiser des Allemands, car ils auraient déchargé le trèfle et tout découvert. Heureusement, tout s'est bien passé.

Arrivés à Saint-Goazec, où était notre base arrière, nous avons mis le corps dans le presbytère, et j'ai dû le garder seul, pendant que les autres partaient en opérations. A trois heures de l'après-midi, j'ai entendu des gens qui couraient à travers le bourg en criant "les Allemands arrivent !, les Allemands arrivent" ! Je me suis caché et j'ai regardé à travers les ronces du talus. J'ai constaté que ce n'étaient pas les mêmes voitures que d'habitude : c'était un convoi américain qui s'était trompé de route. Je leur ai dit que les Allemands étaient partis, mais on entendait des bruits de combat plus loin. Effectivement, il y a eu de sérieux accrochages près du vieux pont de Saint-Joseph, mais les Américains ont pu avancer grâce à leur puissant matériel...

Les semaines suivantes, avec les camarades, nous avons participé aux combats de la presqu'île de Crozon, puis à ceux de la poche de Lorient : toute la Bretagne n'était pas encore libérée.



La classe de 4^e D 93 - 94 du Collège Beg Avel, qui a recueilli les témoignages

Plounévezel Drame de Lamprat. La mémoire entretenue

Relater des événements historiques aux enfants demande force détails et précision. Le drame de Lamprat a marqué à jamais la vie de Plounévezel et de ce village où de jeunes résistants ont été capturés, torturés et pendus sur la route de Plounévezel, à Saint-Caradec.

Un exposé des enfants

Cet épisode tragique est l'objet d'un exposé des élèves de CM2 consacré à la vie quotidienne sous l'Occupation et au drame de Lamprat.

Samedi, un petit groupe d'élèves du CM2, accompagné d'Aurélie Ménez, qui leur enseigne l'histoire, est allé à la rencontre de Marie-Louise Baron, qui habite toujours au village, dans l'habitation où surgirent les soldats allemands qui étaient venus réquisitionner charrettes et chevaux.

Marie-Louise Baron a raconté avec beaucoup d'émotion cette journée du 8 juin 1944 avec force détails et souvenirs sous-jacents.

« Je suis contente et émue de pouvoir transmettre cette histoire aux plus jeunes. Cela s'est passé il y a 72 ans,



Marie-Louise Baron, entouré de quelques élèves du CM2 et d'Aurélie Ménez, leur enseignante ; au mur, le portrait de son père et sur la table, son chapeau.

mais je m'en souviens comme si c'était hier ». Elle a pu ainsi répondre aux questions des enfants, très touchés par son

récit, qui, sans nul doute, restera un moment très fort d'une rencontre humaine hors du commun.